

Homélie du dimanche 21 octobre 2018
29^e dimanche ordinaire - B
Marc 10, 35-45

Peut-être êtes-vous surpris autant que moi en écoutant les disciples de Jésus feindre d'être scandalisés suite à la question posée par deux d'entre eux qui réclament le privilège de siéger aux places d'honneur dans sa gloire. L'évangile de Luc nous apprend en effet que tous sans exception se querelleront encore à l'heure de la dernière Cène (cf. Luc 22, 24) – moment d'une intensité dramatique sans pareille qui précède juste la Passion – pour savoir qui, parmi eux, est le plus grand. Dénoncer les autres avec ardeur cache souvent une manœuvre de dissimulation peu avouable : il est toujours préférable que d'autres que nous se voient pointés du doigt, même et surtout si le grief dénoncé avec empressement et une indignation de façade nous concerne tout autant qu'eux !

Aujourd'hui, la question des deux disciples Jacques et Jean paraît tout autant d'une complète incongruité, pour ne pas dire d'une énorme grossièreté. Elle intervient en effet alors que tous viennent d'être décrits comme "effrayés" face aux déclarations faites sans ménagement par Jésus leur annonçant pour la troisième fois sa Passion inéluctable. Est-ce vraiment le moment de présenter une telle demande ? D'ailleurs existe-t-il un moment pour formuler pareille exigence ? Pour qu'une telle préoccupation se fasse jour ainsi sans la moindre honte et de manière aussi récurrente, il faut croire qu'elle habite profondément le cœur humain, et donc aussi le nôtre ! On ne peut manquer de remarquer qu'elle dénote une posture immature car c'est bien le propre de l'enfant, encore en chemin vers la pleine maturité humaine, de chercher constamment à capter l'attention et à se prendre pour le centre vers lequel devraient converger tous les regards et tous les égards.

Jésus, dans une attitude remarquable qui est constante chez lui, accepte tout d'abord de se prêter au jeu de la question de ses deux disciples : "Que voulez-vous que je fasse pour vous ?" Comme tant de fois (cf. 10, 51), il ne les rejette pas a priori mais va profiter de l'incident pour dispenser une nouvelle leçon de vie à tous les disciples. Remarquons au passage la grande liberté intérieure du Christ qui ne se laisse jamais manœuvrer par les questions biaisées des hommes donnant libre cours à leurs passions de manière plus ou moins bien dissimulée : c'est d'ailleurs sans doute ici qu'il faut rechercher la réponse à ce que nous appelons un peu vite et déjà sur un ton accusateur les prétendues "prières non exaucées" par Dieu ! A nous aussi, Jésus pourrait déclarer : mais "vraiment vous ne savez pas ce que vous demandez !" Plusieurs fois dans les évangiles, Jésus choisit délibérément de ne pas offrir de réponse positive à une mauvaise demande : ainsi, alors qu'il s'agit aussi de *service*, avec Marthe se plaignant de sa sœur Marie et tentant vainement d'entraîner Jésus de son côté ("Cela ne te fait rien ?... Dis-lui donc de..." - Luc 10, 40-42), ou encore avec cet homme qui, du milieu de la foule, l'interpelle pour lui demander d'intervenir dans une querelle l'opposant à son frère pour une question de partage d'héritage ("Qui donc m'a établi pour être votre juge... ?" - Luc 12, 13-14) A nos oreilles, il nous paraît évident que Jésus ne pouvait aucunement entrer dans leur jeu déviant... mais pourquoi sommes-nous si lents à comprendre lorsqu'il s'agit de nous-mêmes ?

Ce manque de profondeur intérieure, nous le voyons aussi dans la réponse hâtive des deux frères tellement occupés à obtenir ce qu'ils demandent. Ont-ils vraiment bien compris ce que Jésus leur dit quand il les interroge : "Pouvez-vous boire à ma coupe ?" Jésus parle alors de son "baptême" et il s'agit d'un baptême de sang, celui – redoutable – de sa Passion. Nous les voyons répondre sans sourciller un instant et presque distraitemment : "Nous le pouvons !" Savent-ils vraiment ce qu'ils disent ? En cette heure, leur cœur paraît totalement insensible à ce dont il s'agit, comme s'ils parlaient d'un sujet tout à fait banal et

d'une évidence sans importance... quel mépris, à la vérité, face au sacrifice à venir de Jésus ! A quel point notre cœur peut être rendu de pierre lorsqu'il cède à ses passions qui l'aveuglent ! Quelle désinvolture blessante !

Jésus va donc profiter de leur demande totalement déplacée pour les faire avancer et il se donne alors en exemple en décrivant ce qui est et sera toujours la seule primauté digne de ce nom selon l'évangile : "Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir et donner ma vie en rançon pour les multitudes." Pas de romantisme, pas d'échappatoire : qui veut le suivre n'a qu'un seul chemin s'ouvrant devant lui, celui du service. Jésus prend soin d'ailleurs d'explicitier sans équivoque ce verbe, au cas où nous aurions l'esprit embrumé : "servir", c'est-à-dire ni plus ni moins "donner sa vie"... et cela sans conditions ni limites de temps, d'espace ou d'intensité. Pour nous, cela représente quelque chose de très concret et nous comprenons que la façon la plus vraie de donner sa vie, c'est de donner "son" temps... du moins - car le temps n'est pas notre propriété mais un don reçu de Dieu dont nous sommes constitués uniquement les intendants - s'agit-il d'offrir à l'autre ce temps qui nous vient de Dieu. En quelque sorte, il s'agit de rendre à Dieu - à travers le service d'autrui - ce temps si précieux que nous tenons de Dieu.

Ce service, appelé à être vécu - comme pour Jésus Lui-même - "en toute liberté d'esprit", selon la belle formule de la prière sur les offrandes que nous entendrons tout à l'heure, consiste donc à nous effacer devant l'autre. Il s'agit bien, comme le dit l'oraison du début de cette messe, de "servir la gloire de Dieu" (non pas la nôtre !) "d'un cœur sans partage", ce qui signifie sans calculs ni regrets. D'ailleurs, si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, reconnaissons que cette expérience du service ainsi vécu, si elle est certes exigeante, reste le secret d'une joie inégalée et inégalable !